

25 JANVIER 1934

 Bu
Paris-soir
BUDAPEST COMME JE L'AI VU

La Hongrie révisionniste

QUE VEUT DONC CE PAYS ?
(De notre envoyé spécial Georges OUDARD)

Une des plus belles places de Budapest est la place de la Liberté. Son nom ne lui a pas été donné au hasard.

En ce lieu garni d'arbres et de gazon s'élevait naguère la prison dans laquelle subirent leur peine les héros de la liberté hongroise. Mais ce sont des souvenirs plus récents qui y attirent, presque tous les dimanches, des délégations et la foule que haranguent de fougueux orateurs.

A l'une de ses extrémités s'érigent quatre figures allégoriques représentant chacune les provinces attribuées aux quatre Etats voisins par le traité de Trianon. Des couronnes en décorent les socles. Au milieu de la place se voit le drapeau hissé en berne depuis quatorze ans. Devant la Banque Nationale qui la borde sur une de ses faces a été inauguré récemment le monument du *Désespoir Hongrois*, œuvre d'un sculpteur français et don de lord Rothermere, ce grand propriétaire de journaux anglais qui nous a raconté en son temps et sans rire comment lui fut offerte la couronne de Hongrie et pourquoi il la refusa.

Cette place est, en somme, l'autel de la patrie mutilée. Elle fait généralement une très grande impression sur les étrangers, séduits tout de suite par cette race sympathique, fière, hospitalière. Elle parle à leurs yeux. Toute la politique de la Hongrie se résume, non en trois mots, mais en un : revision.

Il n'est pas besoin, pour être fixé là-dessus, de s'entretenir avec des hommes politiques ou des intellectuels. Dans les magasins, la vendeuse qui vous emballe un savon ou des poupées de bois peintes, à la condition qu'elle sache le français, ce qui est fréquent, risque souvent une allusion à Trianon. On étale partout une ingénieuse carte postale munie d'une roue de carton dentée qu'il suffit de tourner pour rapprocher de la Hongrie actuelle les parties séparées de la Hongrie millénaire et la reconstituer dans son intégrité en un tournemain. Des affiches colorées, très bien composées et rédigées en toutes langues, réclament « justice pour la Hongrie crucifiée ». Il est certain que, si l'on était capable de lire les journaux du cru, on y retrouverait au moins chaque jour un article traitant de la question.

Le Hongrois est obstiné. Il a le sentiment indéracinable d'avoir raison. Il cherche à vous convaincre, n'économisant point sur les explications. Je ne le lui reproche pas. Il vous fait connaître son point de vue. L'honnêteté, le courage serait de lui répondre du même ton, en ne lui cachant pas le nôtre. Malheureusement, beaucoup de Français de passage, dans le louable désir de ne point contrarier leurs aimables hôtes, les approuvent et les laissent illusionnés. Ils n'engagent souvent qu'eux-mêmes, c'est-à-dire peu de chose. D'ailleurs, on ne fait pas de la politique en gobelottant. Mais les Hongrois le croient ou feignent de le croire. De bonne ou de mauvaise foi, ils se trompent. La France ne pourra jamais soutenir leurs revendications sous peine de renverser toute sa politique et de se jeter éourdiment dans l'inconnu.

Que veut donc ce pays ?

« Justice pour la Hongrie ! », demandent les affiches de propagande. Que veut donc ce pays ?

Récupérer :

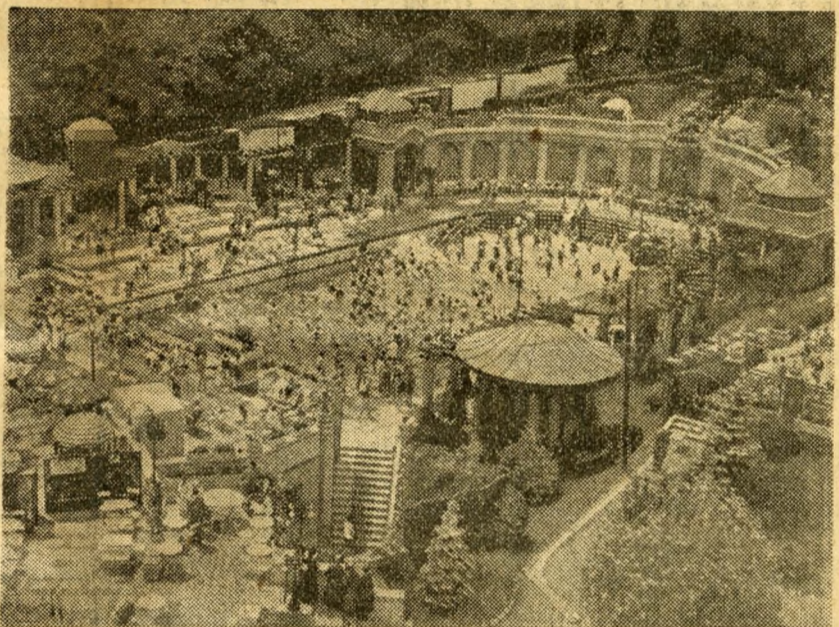
1° Sur l'Autriche : un territoire habité par 217.000 Autrichiens et 75.000 non Autrichiens.

2° Sur la Tchécoslovaquie : un territoire habité par 1.702.000 Slovaques et 1.815.000 non Slovaques.

3° Sur la Roumanie : un territoire habité par 2.824.000 Roumains et 2.413.000 non Roumains.

4° Sur la Yougoslavie : un territoire habité par 1.030.000 Serbes et 3.120.000 non Serbes, lesquels comprennent les Croates, qui n'ont absolument rien de hongrois.

Les chiffres que je cite sont des chiffres hongrois. Il ne serait peut-être pas superflu de les vérifier. Mais même si on les admet comme exacts, un fait saute aux yeux : c'est que si demain la Hongrie obtenait satisfaction sur toute la ligne, ce serait au tour des Autrichiens, des Tchèques, des Roumains et des Yougoslaves de réclamer justice



La grande piscine Gellert qui appartient au plus somptueux hôtel de Budapest.



Une pâtisserie célèbre de Budapest.

— Vous dites, déclarent-ils, que ces terres habitées par les Roumains ou les Serbes sont roumaines ou yougoslaves. Mais pas du tout. Elles sont hongroises en dépit de leur population étrangère. Les Balkaniques fuyant les Turcs sont venus chercher refuge chez nous. Nous les y avons accueillis comme des frères opprimés. Et aujourd'hui, ils avancent : « La maison est à nous, c'est à vous d'en sortir ! » Est-ce juste ?

L'argument ne résiste pas à la réflexion. La terre appartient à qui la cultive ; les pays, à qui en forme la population. L'Angleterre le sait, qui a vu ses colonies devenir peu à peu indépendantes.

Quoi qu'il en soit, les Hongrois sont inconvertibles. Ils s'en tiennent tenacement à leur point de vue que nous ne pouvons pas partager et encore moins soutenir, et qui ne court de risque de triompher que dans la guerre. Il n'existe pas de solution pacifique du problème.

Ironont-ils jusque-là ? De leur plein gré : non. Mais leur politique étroite les acculera peut-être un jour aux pires aventures. Et pourtant une guerre heureuse leur coûterait plus cher qu'ils ne s'en doutent. La Hongrie passerait vite sous le joug des Allemands.

Les classes intelligentes et le peuple le sentent. Ils ne sont pas vraiment germanophiles bien que le gouvernement, à cause de la revision, soit perpétuellement obligé de soutenir l'Alle-

magne, également revisionniste, dans les conférences et ailleurs.

On aime la France, on l'estime : on la souhaiterait auprès de soi. Mais on y met des conditions inacceptables.

Comment ceux qui ont payé si cher la fidélité à leur serment peuvent-ils nous croire capables de trahir et de trahir pour rien ? Car, si la Hongrie nous demande l'impossible, elle ne nous offre en échange que la satisfaction d'avoir aidé à faire triompher la Justice : la sienne.

Douleur

Cependant, ce n'est pas sans regret qu'on quitte ce pays qui mérite mieux que le rôle sans horizon dans lequel il s'est cantonné. Il sera contraint de l'abandonner un jour et de renier le nouveau serment qu'il s'est fait à lui-même. Les peuples, comme les hommes, doivent regarder non derrière eux, mais devant eux. La vraie grandeur des uns et des autres ne se mesure pas non plus à la taille.

« Les Hongrois, avance un dicton, s'amuse en pleurant. » Parce qu'ils furent longtemps malheureux au cours d'une histoire difficile, il semblerait que leur patriotisme ne sache s'exprimer que dans la douleur. Ils ont gardé des siècles d'oppression le goût de se plaindre. La revision ne serait-elle que le thème dont ils se servent pour traire ce penchant atavique ?

Georges Oudard.